

Montréal, 1993.

Maurice Mo Rocket Tremblay fait vraiment pétard mouillé.

Le responsable de la glace à l'Aréna de Montréal a perdu son père, son Dieu, Théo. Il grignote depuis ce qui lui semble n'être qu'une demi-portion de vie. Temps dur. Dix-huit mois déjà. Et voici qu'en «dé-prime» sur son adversité il aura quarante ans, le lendemain de la fête du Travail, le 7 septembre, dans quatre jours.

À Bonaventure, le matin de sa naissance, il pleuvait des cordes. Le fossé au pied de la côte à Painchaud avait débordé et l'eau avait envahi le chemin. Le docteur Champagne, déjà passablement imbibé par ses propres moyens, avait décidé de foncer, malgré le déluge, et noyé son auto. Il s'était présenté chez les Tremblay avec sa sacoche à forceps, caracolant, dégoulinant du dehors comme du dedans, une fois l'office terminé : petit Maurice né, cordon coupé, soulevé par les pieds, tapé, starté à bras comme un vieux Ford à pédales, lavé, couché sur le ventre de sa mère, calmé, endormi, les yeux, le nez, les oreilles, la quéquette, les jambes, les bras, les doigts et les orteils comptés, le tout par Armande Sainte-Marie, la voisine, qui elle-même avait vu faire sa grand-mère.

Mary, la maman, s'en souvient encore. Elle ne chantait pas, mais avait beaucoup geint. Hurlé quelques bons coups aussi, des grands cris d'Italienne, surtout vers la fin, avant de rire et de pleurer. Elle a tout raconté à Maurice, qui joue parfois à essayer de se souvenir du déluge mais qui n'y parvient pas. Amnésie totale, grande noirceur. Au point de se demander s'il y était et s'il est vraiment né de la façon dont c'est raconté.

Ces choses étant dites, demain, Maurice descend sa déprime à Québec pour la fin de semaine, pour son anniversaire, un cadeau de lui à lui, pour visiter une exposition au Musée des nations, *Les jeux d'hiver à travers le temps*, avec un volet sur le hockey. Les boss de l'Aréna y ont légué le Monstre, une véritable antiquité, la surfaceuse sur laquelle Mo a appris les rudiments de son métier.

Le Rocket a lui-même supervisé la remise à neuf de la machine, superbement exécutée par Vroum-Vroum VdeV Tanguay, amateur de skidous et de grosses Harley, grand spécialiste de la Zamboni, maître mécanicien et carrossier, dans son atelier de

Prosperville, au bord de l'eau, passé Boucherville, vers Sorel, sur la rive sud du Saint-Laurent. Le pro des pros de la Zamboni, faisant affaire avec presque tous les arénas du Québec, des Maritimes, de l'Ontario et même, supposément, avec de mystérieux clients jusqu'en Russie.

– Tu sais, on vend bien des vieux frigos en Haïti. Pis des autobus scolaires aussi. Mais juste des scraps trop dangereuses pour ici.

– Sérieux, tu réparas des Zamboni pour les gens des Vieux Pays ?

– Euh... pas exactement. Secret d'État. J'en ai déjà trop dit.

Maurice avait pris livraison symbolique de l'engin à Prosperville, juste avant qu'on l'expédie à Québec.

– C'est un miracle ! Cette machine-là a jamais été aussi belle.

Il s'était installé aux commandes, avait mis le contact, savouré le ronron du moteur, puis piloté le Monstre vers les rampes et l'avait grimpé jusqu'au milieu du conteneur double de VdeV.

– J'pense même qu'elle est plus belle que neuve.

Vroum-Vroum, le réparateur aux multiples contrats, avait fermé les deux grosses portes métalliques avec un gros cadenas et montré à Maurice où il cachait la clef.

– T'es sûr que t'as pas autre chose pour Québec, Rocket ? Y a de la place au moins pour deux machines.

– Pas maintenant. Peut-être quand je serai intronisé au Temple de la renommée.

Paroles qui ouvrirent toute grande une porte à certains farceurs de l'entourage du Rocket : ils avaient suggéré de profiter de l'occasion pour faire don de Maurice aussi au Musée. Lui, le doyen des opérateurs de Zamboni du Québec, du Canada, des Amériques même et probablement du monde entier, ne l'avait pas trouvé drôle. Mais comment être doyen sans être un peu vieux ?

Maurice s'apprête donc à passer trois jours dans la Vieille Capitale. Descendre à Québec, adulte et Montréalais, c'est effectuer une manière de pèlerinage au vieux pays ; monter à Québec de Bonaventure, enfant, comme Maurice jadis avec ses parents, c'est entreprendre une virée de la campagne à la grande ville. Perceptions contradictoires

simultanées cette fois pour Mo. Ébahissement, nostalgie. À quarante ans, le Rocket est de plus en plus montréalais et toujours plus enfant qu'il ne le sait.

Samedi.

Mo débarque à Québec à midi.

Oui, *Les jeux d'hiver à travers le temps* est une belle exposition : cela dit comme dans un compte rendu de *blind date*; très intéressante, l'expo, «propre», belle personnalité, éducative même. Sauf pour la partie consacrée au hockey. Grosse déception. Maurice est indigné. On a placé le Monstre en pleine nature dans un décor d'étang glacé avec de la neige, des épinettes grises et du ciel bleu nuit étoilée, comme si la Zamboni – une créature d'aréna, d'intérieur et de glace artificielle – peuplait tout naturellement les forêts du Canada.

L'expert visiteur demande à parler au responsable du désastre, mais M. le conservateur est absent.

– Le qui ?

– M. Gagnon, le conservateur de l'exposition.

– Ah.

Mais Mo ne veut pas la conserver, l'expo. Comme elle est, tout le monde a l'air fou : le Musée, les Fabuleux, l'Aréna, le hockey, Vroum-Vroum, Maurice lui-même et les épinettes itou. Imaginez ce que doit comprendre un Africain fraîchement débarqué voyant cela, lui qui ne connaît le Canada que par *Lance et compte* doublé dans la langue de Molière par des Français de France et qui n'a jamais vu de la vraie neige ni touché de la glace ailleurs que dans son martini. Imaginez.

Les patrons auraient peut-être mieux fait de léguer en plus au Musée une section de bande de patinoire en même temps que la machine; une des anciennes peintes par Picasso, par exemple (oui, Réjean Pic Picasso Thériault; pas l'Espagnol mort qui hallucinait du pinceau, mais Pic, l'ami vivant de Maurice qui a travaillé longtemps à l'Aréna avec lui. Celui qui a peint la grande murale de son salon). Avec une bande de patinoire, les choses auraient été plus claires et l'artiste, fier qu'une de ses œuvres fasse enfin partie d'une vraie exposition dans un vrai musée.

Le gardien des lieux trouve que le visiteur a raison, mais l'homme est un fonctionnaire, il ne se rend pas compte du temps, de l'argent et du savoir-faire qui ont été investis dans la restauration de la machine; il ne comprend pas qu'opérateur de Zamboni et responsable de la glace est un métier hautement spécialisé, autant au Colisée de Québec qu'à l'Aréna de Montréal, ni que M. le conservateur aurait peut-être dû demander conseil. Maurice est sur le point de perdre patience. Le (petit) fonctionnaire bat en retraite; la meilleure façon de se faire entendre par la direction serait certainement de lui écrire.

Maurice sort du musée désenchanté, frustré, incompris et déstabilisé aussi. Si M. le conservateur est capable de faire ce genre de niaiserie à propos de notre sport national, quelles hérésies n'a-t-il pas commises dans les autres salles où le commun des visiteurs, dont Maurice, est à la merci de sa propre ignorance et de celle des gens qu'on paie pour nous enseigner la vérité; dans les salles consacrées aux pays lointains, au Tibet, au Grand Nord, à la Sibérie, par exemple. Comment croire ce qu'on nous montre? Mo retournera à Montréal moins niaiseux, c'est certain, mais pas de la façon dont il s'y attendait. Ce n'est pas parce qu'on a un titre ronflant, «M. le conservateur», qu'on est à l'abri de l'erreur et de la niaiserie. La vie vient de lui gruger un autre morceau du peu d'innocence qu'il lui restait.

Et pourtant, y a-t-il vraiment là de quoi s'offusquer? Au fond, la belle indignation de Maurice a peut-être plutôt à voir avec des questions de demi-portions..., de vérité, de tout. Ce qui englobe forcément des questions de vie et nous ramène là où commençait notre récit.

Pour Mo, le changement d'air dans la Vieille Capitale a donc mal commencé et, par le fait même, la longue vigile de son anniversaire fatidique aussi. Notre homme passe le restant de la journée ballotté au gré des humeurs du Vieux-Québec. Il arpente le cap Diamant de bas en haut et inversement trois fois. Il déambule sur la terrasse du Château et surveille les traversiers qui font la navette entre la basse-ville et Lévis. Le grand air lui fait du bien, il n'a pas toussé de la journée, par contre, il a mal aux mollets et ne se souvient pas d'avoir jamais tant marché.

Maurice ne voit pas la ville. Elle grouille de touristes et ce sont eux qui l'occupent. Obsédé par les autres. Au point de conclure – dans ce qui lui semble être un éclair de lucidité – que l'aspect le plus typique de Québec est la présence continuelle de tout ce monde en visite émue dans son décor de Disney. Il se demande ce que chacun peut bien chercher là, comme lui-même, en fait, qu'on dirait à l'affût, mais qui ne le sait pas. Il a pourtant l'habitude de la solitude, l'a apprivoisée, s'en est fait une amie. Mais ici, à Québec, hors de ses circuits habituels, elle lui apparaît presque insupportable.

Mo voit des couples partout. Tout autant il est attiré, curieux, tout autant il essaie de les éviter. Mal. Déchiré. Abasourdi de constater leur nombre, leur chaleur, leur inconscience, leur apparente banalité à leurs propres yeux. Et lui, transpercé par son brûlant constat, comme si le couple n'avait pas toujours existé et que l'appariement d'un homme et d'une femme était un événement exceptionnel.

Maurice n'avait jamais vraiment pris conscience auparavant que l'humanité entière est le fait de l'existence et de l'action de couples, d'accouplements, souvent éphémères, c'est vrai, mais de couples quand même. Constat banal, ordinaire, mais combien «choquant» lorsque considéré à partir du désert qui est le sien.

Maurice passe devant les grandes baies vitrées du casse-croûte du Château Frontenac en essayant de se donner une contenance. Les gens y sont attablés comme dans un rêve muet, si proche de lui, si loin, confortablement encoconnés, auréolés, baignés dans une chaleur qui lui est étrangère. Des couples, oui, et des familles aussi, une vieille dame à l'allure distinguée; tous douillettement réchauffés les uns par les autres, irréels, pur désir.

Maurice s'éloigne de cette vision qui lui fait mal. Douleur envahissante, intense, qu'il n'arrive pas à nommer. Il traverse la terrasse jusqu'à la balustrade et l'immense paysage du fleuve et de l'île d'Orléans en aval. Plus près, les traversiers se croisent comme des jouets au milieu de l'eau.

L'esseulé redescend à la basse-ville, se rend à la gare maritime, prend un aller-retour sur le traversier pour Lévis. Il grimpe sur le pont supérieur du bateau, s'appuie au bastingage, sent la tiédeur de la brise sur son visage, regarde passer l'eau. Il est plus paisible ici déjà, mais ses yeux reviennent quand même sans cesse au garçon et à la fille blottis sur le banc au coin de la cabine, immobiles, silencieux, les yeux fermés au soleil

de fin d'été, la main dans la main. Extase, béatitude, sérénité : quinze minutes sur le traversier de Lévis, une pub du Club Med, ou presque, imaginez..., l'éternité. Il lui semble tout à coup qu'il doit être infiniment doux, agréable et réjouissant de partager sa vie avec un autre.

Lévis. Le bateau se vide de ses voitures et se remplit de nouveau, on revient maintenant vers Québec, le garçon et la fille n'ont pas bougé, toujours dans leur cocon, leur béate et parfaite immobilité.

Québec. Mo quitte le pont.

Dernier regard vers le traversier, puis il se tourne vers la ville comme pour effacer la vision des jeunes. Il repart avec son allure de chiot perdu grimper la côte de la Montagne. Il arpente encore une fois la terrasse Dufferin, mais en gardant le regard bas, marchant au milieu du belvédère cette fois, ni proche des baies vitrées du café ni du côté de la balustrade, du fleuve et des traversiers.

Il remonte vers le parc des Plaines.

L'image du couple du bateau lui revient constamment; Mo est troublé, envieux peut-être. Les jeunes n'étaient plus deux, le gars, la fille, mais un, l'amour, une Sainte-Trinité, deux dans un, un dans deux qui font un troisième. Non : on est seul, puis il ajoute : on naît seul... Même si on ne s'en souvient pas et qu'il y a plein de gens pour officier. Puis il enchaîne; on meurt seul aussi. Même entouré comme Théo son père, décédé au salon alors que sa femme et ses deux filles dormaient à l'étage; ses trois fils absents, l'un soûl coincé dans son auto à vingt sous zéro à côté de la maison, un autre en voyage à pied autour de la terre et Maurice, à Matapédia, attendant son train à six heures du matin et croyant toujours qu'il allait gagner la course contre la Faucheuse. On meurt seul... Puis, Mo se ressaisit. Wo! C'est pas le genre de propos à tenir dans le vestiaire des joueurs. *Heavy, heavy*, Québec : vite ment Montréal, la rue Sainte-Catherine, le métro.

Le Rocket décide d'écourter son pèlerinage dans la Vieille Capitale. Déjà il se sent mieux de se savoir sur le chemin du retour. Il lui reste une chose à faire.

Il prend le bus de la STQ qui l'amène à la Place Laurier, à Sainte-Foy. Enfant, il y est venu avec ses parents. Il n'avait jamais vu tant de monde, de commerces, de brouhaha dans un même endroit, une caverne des *Mille et une nuits*. Il se paie un cornet à deux boules, une aux amandes et l'autre au café, les parfums que Théo aimait, dans un cône en

pâte sucrée qu'il lève comme un verre à la mémoire de son père. C'est ici que Mo avait vu son premier escalier mécanique, il avait voulu compter les marches, le restant de la famille l'attendait, il avait manqué de chiffres et de temps. Cette fois, il compte pour le souvenir, puis il sourit, s'avance sur les marches qui passent et se laisse porter. Il sort ensuite de cette caverne d'Ali Baba, nostalgique, la sensibilité à fleur de peau, fragile comme si le moindre souffle pouvait l'emporter.



Le long stationnement de la Place Laurier est presque désert, l'asphalte est encore tout chaud du soleil de l'après-midi. Mo ressent une grande langueur qui s'accorde bien avec la lumière un peu blafarde et oblique de cette fin de journée. Il trouve le terminus et monte dans le bus de six heures en partance pour Montréal. Il ne reste qu'un siège de libre, façon de parler, la place est occupée par un énorme sac à poignées d'où déborde un tricot. Une sorte de foulard noir bitume bordé de jaune avec un pointillé au milieu qui se termine dans les mains d'une femme d'environ quarante ans, cheveux blonds en chignon. Elle tricote d'un air obstiné et ne semble pas se rendre compte qu'elle et son barda prennent deux places, dont la dernière de l'autobus. Maurice se racle la gorge.

– Pardon, madame.

La passagère le regarde avec de grands yeux étonnés qu'elle baisse aussitôt sur son tricot, elle rougit, dépose son ouvrage sur le dessus du sac, empoigne le tout à deux mains et l'installe sur ses genoux.

– Merci. Merci, monsieur.

– C'est plutôt à moi de dire merci. Je peux mettre votre sac sur la tablette en haut, si vous voulez.

– Non.

Elle ne semble pas comprendre ce qui se passe.

– Merci, merci.

Maurice a l'impression qu'elle le remercie pour autre chose. Il s'assoit, ouvre son *Journal de Québec*. La femme s'est remise à tricoter et tient son ouvrage au-dessus de son sac presque à la hauteur des yeux, ses mains fines et agiles s'activent de nouveau comme si elles ne s'étaient jamais arrêtées.

– Vous vous préparez pour l'hiver avec votre tricot ?

Elle continue, tricotum, tricota, tricoti..., comme si Maurice n'avait rien dit. Il hausse les épaules.

– Excusez-moi.

Il se plonge dans son journal. Quelques instants plus tard, il entend :

– C’est-tu à moi que vous avez parlé ?

Maurice n’est pas certain que la femme s’adresse à lui, elle fixe le dossier du siège devant elle, elle tricote, puis elle rougit.

– Oui, c’est à vous, répond Mo, regardez bien la reprise.

Il répète sa phrase très lentement en faisant des gestes exagérés, elle ne le regarde pas, mais il sait qu’elle écoute.

– Voouus voous préépaarez pour l’hiiveer ?

Elle baisse un peu plus la tête et, sans arrêter de tricoter, lance un regard vers Maurice entre deux mailles, les yeux dardant des aiguilles, à lui, au tricot. Verts, elle a les yeux verts, d’une étrange couleur, dense, vive et foncée, presque «forêt». Elle continue son ouvrage, sourit devant elle, marmonne :

– Merci. Merci.

Tricotum, tricota, tricoti. Maurice a l’impression qu’il vient de lui faire un immense plaisir.

– Votre ouvrage noir barré jaune comme ça, c’est les couleurs de Boston quand ils jouent visiteurs.

– Ah...

Il est clair qu’elle ne le savait pas.

– C’est joli.

Maurice est au bout de ses compliments, la femme tricote toujours, obstinée, puis elle parle :

– Ça me tient occupée.

Elle s’est encore adressée au dossier devant elle, mais c’est Maurice qu’elle vise, il le sait, elle lui plaît, il avale un bon coup.

– Tricotez-vous pour l’équipe au complet ?

– Non. C’est mon voyage.

Maurice ne comprend pas. Elle s’en rend compte.

– J’additionne les longueurs...

– Une manière de tricothon ?

Elle hoche la tête.

– Quand le sac est plein, je remplis la maison.

– Ah oui ?

Elle sourit, hoche encore la tête.

– J’suis rendue à Matapédia.

– Noon...

Curieux passe-temps, trouve Mo. Elle sent le parfum, quelque chose de familier; le citron, propre, ensoleillé, comme le liquide à vaisselle de l’annonce à la télé.

– Juré craché.

Elle fait un «ptitt» discret avec la bouche, pas du tout vulgaire, distingué même, un tour de force. Mo entend Mary, sa mère : «Une personne bien élevée ne fait pas ça.» Mais il insiste : «Je te l’dis, m’man : discret pis *très* distingué.» Wo! Maurice trouve qu’il va vite en affaires avec sa conversation imaginée avec sa mère, ça fait trente secondes, une minute au plus, que la femme et lui se parlent; c’est quand même pas sa fiancée.

– Si vous êtes rendue à Matapédia, jusqu’où ça vous mène comme ça, votre tricothon ?

– Je compte mes longueurs à partir de Québec.

– Eh ben, si vous continuez, vous allez passer à Bonaventure. J’suis natif de là, vous savez, pis à Montréal depuis vingt ans.

– Moi, je viens de Gaspé.

Elle tricote toujours, un vrai moulin, à vitesse constante, à l’endroit à l’envers, comme s’il ne se passait rien dans le restant de l’univers. Maurice ne sait trop qu’en penser.

– Moi, tant qu’à me tricoter un voyage, il me semble que je serais allé dans l’Ouest.

– C’est que je voudrais passer chez ma sœur, voir mon neveu. À Percé.

– Moi, j’arrêteraï au Temple de la renommée du hockey, à Toronto.

– Ben, c’est pas si fou... Il y en a, des hommes qui tricotent.

– Bibi, jamais.

– Je vous le jure, j’en connais.

– Pas moi. De toute façon, je travaille à l’Aréna de Montréal; tricoter pour Boston, ça serait péché mortel.

– Ah...

Elle sourit, presque. Tricotum, tricota, tricoti.

– Au début, à Québec, à partir de chez nous, je tricotais, je tricotais des longueurs. Puis, je me suis retrouvée s’a Grande Allée. Ensuite su l’pont Pierre-Laporte. Ensuite à Berthier-sur-Mer. Là, je me suis dit : «Tant qu’à me promener, j’vas pousser une pointe jusqu’à Percé...» Ça, ça m’a encouragée.

Depuis qu’elle a passé Mont-Joli, c’est comme si elle tricotait en descendant.

– J’ai tellement hâte de voir Junior... Hon ! j’arrête pas de parler.

Elle se recentre sur son ouvrage. Maurice se sent attiré, malgré les propos plutôt insolites de la femme.

– Y allez-vous pour vrai ?

– Vous voulez dire, prendre le train, comme le bus ici, pis y aller ? Euh, ça... j’sais pas...

Maurice tourne une page de son journal. La femme tricote.

– Je pose des questions indiscretes. Je m’excuse. C’est pas beau.

– Y a pas d’offense.

Elle interrompt son ouvrage.

– Vous ? À Toronto ?

– J’irais peut-être, si j’étais pas tout seul

– Ah...

Elle se remet à tricoter.

– Vous pourriez passer aux chutes Niagara. Y paraît que c’est pas loin. Si jamais j’me tricote un autre voyage...

– Si j’étais avec quèqu’un. Quèqu’un ou quèqu’une...

Il attend pour voir l’effet de ses dernières paroles, la femme fait semblant de n’avoir pas entendu, tricotum, tricota, tricoti, puis les aiguilles s’arrêtent. Elle regarde Maurice, l’air paisible, souriante pour la première fois.

– Un voyage tricoté à quatre mains ?

– Oui, quèque chose du genre.

– C’est-tu possible ?

Ils parlent comme ça, pas toujours mais presque, par paraboles, de Sainte-Foy à Montréal.

Elle s'appelle Rosa.

– C'est un beau nom.

– C'est Rose en latin.

– Je gage que c'est aussi en italien, pis en portugais. Moi, ma mère s'appelle Mary.

– Ça, c'est en anglais.

– Moi, c'est Maurice.

Il bombe légèrement le torse.

– Mes amis m'appellent Rocket; ça, c'est Maurice en hockey.

– Ah...

Maurice s'attendait à produire plus d'effet.

– Je pensais que c'était comme l'anglais de votre mère.

La tricoteuse blonde aux yeux verts est née à Gaspé. Elle a été femme de chambre au Château Frontenac pendant treize ans. Elle suit le feuilleton *Marilyn* à la télé. Le personnage est son idole. En comparaison, sa vie à elle lui a paru drabe, tofu nature, lait de magnésie; elle s'est mise à la souhaiter B.B.Q., ketchup, gingembre, épicée; elle a déménagé à Montréal et s'est trouvé une place à l'hôtel Le Reine Elizabeth.

– Ah, *go West*, dit Maurice.

Il fait chaud dans l'autobus, le Rocket retire sa veste, la femme indique le précieux vêtement du bout d'une de ses aiguilles à tricoter.

– Si mon ouvrage, c'est les couleurs de Boston, ça, monsieur Maurice, c'est les couleurs de quoi?

– Devinez, madame Rosa.

– Montréal?

Elle rougit chaque fois qu'elle parle.

– Des *Fabuleux* de Montréal.

– Des *Fabuleux*...

Elle ne semble pas aussi impressionnée que Maurice l'aurait souhaité.

– Ah..., le groupe rock.

– Non.

Maurice ne sait vraiment pas si elle se fout de sa gueule ou pas.

– L'équipe de hockey.

– Hon !

Elle rougit encore plus.

– Euh... Moi, j'aime mieux la musique que les sports, vous savez.

– On a gagné la Coupe, l'année passée.

– Ah, ces Fabuleux-là.

– Oui madame. Ceux-là.

Le Rocket vient de scorer, Rosa hoche gravement la tête comme si les paroles de Maurice avaient révélé une grande vérité, elle se remet à son ouvrage. Tricoti, tricota, tricoté.

La conversation si bien engagée semble suspendue.

Au hockey, quand on compte un but, l'équipe s'excite, puis se calme, puis reprend sa position, nouvelle mise au jeu qu'il faut gagner pour conserver son erre d'aller. Mais ici, comment attraper la rondelle ? Comment faire la remise au jeu ? Maurice feuillette son journal, à court d'idées. La femme mouline toujours de l'aiguille à côté de lui, tricotail, tricoutou, tricoti. Puis, les aiguilles restent en suspens devant elle. Il se passe quelque chose. Elle hésite, puis, comme si c'était plus fort qu'elle, elle demande :

– Comment ça se fait que vous m'avez parlé, Maurice ?

Il n'attendait pas cette passe-là, comme ça. C'est la première fois qu'elle l'appelle par son prénom tout court. Il fonce :

– Je pense, Rosa..., que c'est à cause des couleurs de votre tricot : Boston.

Elle se mord les lèvres.

– Je l'savais...

Maurice vient de gaffer, il a l'impression qu'elle va éclater.

– À cause de la tricoteuse aussi.

– Y a pas d'offense. J'suis habituée.

Il ne sait pas ce qui l'a vexée, mais elle semble prendre un très gros élan.

– Vous, le matin, vous cherchez-vous longtemps dans le miroir avant de vous trouver ?

Maurice n'a pas le temps de répéter les mots pour comprendre ce qu'elle vient de lui lancer qu'elle continue.

– Quand vous vous parlez, oubliez-vous de répondre à vos propres questions ?

Elle hausse le ton.

– Quand vous répondez au téléphone, est-ce que les gens demandent « Allô ? Y a-tu quèqu'un ? »

– Moi...

Il veut parler, mais l'autre a plus besoin de dire que d'écouter.

– Votre propriétaire a-tu déjà loué votre logement en oubliant que vous y habitez ?

– Euh...

– À la cafétéria, est-ce que la caissière regarde votre plateau en demandant à qui c'est ?

Une avalanche d'indignation.

– Dans le métro, à l'église, aux vues, est-ce que les gens s'assoient sur vos genoux, puis s'excusent en disant « Oups, j'savais pas que c'était occupé » ?

Elle semble être rendue au bout de son réquisitoire, Maurice en est bouche bée.

– Euh... oui, non ; la réponse à toutes vos questions, Rosa, c'est non.

– J'aurais pas dû les poser.

Elle semble très déçue, la machine repart, tricotum, tricota, tricoti, puis elle s'arrête.

– C'est toujours comme si c'était à mon tour de m'excuser.

Les aiguilles sont immobiles au-dessus du sac, elle attend une réplique, Maurice n'en trouve pas.

– Moi, quand j'arrive s'a glace avec ma machine, l'aréna se vide. Le monde s'en vont.

Il branle la tête comme s'il n'en revenait toujours pas.

– Ça fait vingt ans que c'est comme ça.

– Je comprends.

Elle a un sourire triste, joli mais triste.

– Je comprends très bien même.

Et Maurice se voit, le temps d'un éclair, assis en face de la femme, elle tricote tricotant, lui hypnotisé, ensorcelé pour mille ans. Il se secoue.

– Dans l'fond, c'est pas grave..., ça fait partie de la job. Les spectateurs ont le droit d'aller pisser.

On devine un arrière-goût d'amertume dans sa voix. La tricoteuse reprend :

– Moi, la prochaine fois que la caissière me voit pas, j'vas oublier de payer.

– Hein ?

Maurice n'est pas certain d'avoir bien compris, il regarde Rosa, elle a une étincelle dans l'œil, elle retient un fou rire, puis ils rient.

– Moi, si j'étais vous, la prochaine fois, j'arriverais toute nue à la cafétéria.

– Hon...

Ils se quittent au terminus d'autobus de Montréal. Mo offre à Rosa de porter son sac qui déborde. Elle le regarde d'un air moqueur.

– Je voudrais pas qu'vous vous fassiez chicaner, Maurice. C'est les couleurs de Boston, vous savez.

– J'suis assez grand pour me défendre.

– Merci quand même.

Elle tient son sac à bras-le-corps.

– Vous pouvez pas savoir comme vous m'avez fait plaisir.

Elle rougit encore une fois.

– Ah oui ?

Elle hésite, puis dit :

– Au lieu de vous asseoir sur moi, vous avez pris le siège d'à côté. Un vrai gentleman.

Elle rit.

– Merci.

Et elle s'engage dans l'escalier qui descend au métro.

Maurice s'éloigne et se dirige vers la sortie. Arrivé dans la rue Berri, il s'arrête, pris d'un soudain regret, aigu, urgent.

– J'aurais dû y demander...



Il revient sur ses pas, Rosa a déjà quitté l'escalier, il descend à la hâte, débouche sur la galerie de la station qui mène aux tourniquets, court jusqu'aux guichets, corridor Sainte-Catherine, corridor Place Dupuis, corridor UQAM, la blonde aux yeux verts est disparue.

– Saint-simonaque !